

# Des armes

« *Aussi un prince ne doit-il jamais détourner sa pensée de cet exercice de la guerre* »

**U**n an avant sa mort, le 3 janvier 1526, Machiavel écrivait à son ami Guichardin : « Toujours, d'aussi loin que remontent mes souvenirs, soit on a fait la guerre, soit on en a parlé. » Faire la guerre n'entraîne sans doute pas dans les compétences du secrétaire de la chancellerie même si, contrairement à une légende tenace, il n'était pas étranger à l'expérience militaire. Au début de l'année 1506, il leva, instruisit et commanda une milice de fantassins toscans pour tenter de convaincre les gouvernants de Florence que les seules troupes qui vaillent en république étaient celles des populations armées. Et c'est pour défendre cette idée, obstinément, qu'il ne cessa en effet de parler des choses militaires. Dans l'Art de la guerre bien entendu, le seul de ses grands textes en prose paru de son vivant, en 1521. Et dans les trois chapitres qu'on va lire, qui font rupture dans l'argumentation du Prince.

Une obsession donc, martelée ici sans nuance : la ruine de son pays, et notamment les « miraculeuses défaites » causées par le roi de France Charles VIII (qui prend « l'Italie avec une craie » – allusion au marquage des portes des maisons réquisitionnées avant l'arrivée des troupes), ne s'explique que par les méfaits des armées mercenaires. Les princes ont eu tort de s'en remettre à ces entrepreneurs de guerre que sont les condottieri, qu'ils soient étrangers (l'Anglais John Hawkwood, appelé ici Giovanni Aucut) ou italiens : car ces derniers, comme les Bracceschi ou les Sforza, n'aspirent qu'à conquérir les États qui les emploient. Mieux vaut donc prendre exemple sur les milices des Suisses, qui agissent en excellents Romains,

et si Machiavel manifeste une préférence pour l'infanterie et un certain mépris pour l'artillerie, c'est pour une raison toute politique : la république armée se rêve sur le modèle de la légion antique.

Il convient donc au prince de se mettre à l'école de la guerre. Ce qui signifie, se préparer à des campagnes décisives et brutales quand la pratique rusée des condottieri consiste au contraire à temporiser et à composer. Mais ce qui signifie également connaître le terrain et « lire les histoires » – car une fois de plus, le passé est ici convoqué comme une ressource d'intelligibilité pour l'agir politique, on dirait aujourd'hui comme une aide à la décision. Telle est la disciplina du militaire : moins une série de règles qu'un ensemble de dispositions. Autrement dit, pour le prince, la guerre est la poursuite de l'art politique par d'autres moyens.

**Peintre vénitien (Cavazzola ?, Giorgione ?),  
Portrait d'un soldat et de son serviteur, dit Le Gattamelata,  
vers 1518, huile sur toile.**  
Galerie des Offices, Florence

On a cru reconnaître dans ce portrait le célèbre condottiere Gattamelata (1370-1443). Variablement attribuée à Giorgione ou au cercle du peintre vénitien, cette toile est un magnifique témoignage des nombreux portraits d'hommes d'armes qui jalonnent l'art en Italie pendant la Renaissance. La force et la détermination calme, lisibles sur le visage du jeune homme, se mêlent dans une atmosphère teintée de mélancolie et de silence.

